

Entretien

L'auteur

Serge Doubrovsky, né Julien Doubrovsky le 22 mai 1928 à Paris, est écrivain, critique littéraire et professeur de littérature. Son œuvre comporte à la fois des essais critiques et des romans autobiographiques qu'il qualifie lui-même d'autofictions, terme qu'il a créé en 1977 à propos du texte *Fils*. Premier prix du concours général de philosophie, ancien élève de l'ENS, Serge Doubrovsky est titulaire d'une agrégation d'anglais. Professeur de littérature française, il a notamment enseigné à l'université de New York, l'université Harvard, au Smith College et à l'université Brandeis.

Il reçoit le prix Médicis 1989 pour *Le Livre brisé*, le prix de l'écrit intime pour *Laissé pour conte* en 1999 et le grand prix de littérature de la Société des Gens de Lettres pour *Un homme de passage* en 2011.

En décembre 2000, il est promu commandeur dans l'ordre des Arts et des Lettres.

En 2012, l'université de New York lui décerne la Medal of Honor of the Center for French Civilization and Culture.

L'œuvre

L'Enseignement de la littérature, avec Tzvetan Todorov (Hermann éditions, 2012)

Un homme de passage (Grasset, 2011) (550 p.)

Parcours critique - Tome 2, 1959-1991 (Ellug, 2007) (132 p.)

La place de la madeleine - Écriture et fantasme chez Proust (Ellug, 2000)

Laissé pour conte (Grasset, 1999) (429 p.)

Fils (LGF/livre de poche, 1994 ; Gallimard, 2001) (538 p.)

L'Après-vivre (Grasset, 1994)

Un amour de soi (LGF/livre de poche, 1990 ; Gallimard, 2001) (526 p.)

Le Livre brisé (Grasset, 1989 ; LGF/livre de poche, 1999 ; Gallimard, 2003 ; Grasset, 2012) (523 p.)

Autobiographiques - De Corneille à Sartre (PUF, 1988) (167 p.)

La Vie l'instant (Jacob Duvernet, 1983 ; PUL, 2011) (116 p.)

Parcours critique (Galilée, 1980)

Corneille et la dialectique du héros (Gallimard, 1964 ; Gallimard, 1982) (588 p.)

La Dispersion (Mercure de France, 1969)

Zoom

Un homme de passage (Grasset, 2011) (550 p.)



« Le passé, justement... des fragments d'un soi disparu qui se raniment, se rallument par éclairs instantanés. Sans suite, sans ordre. Pas la madeleine de Proust. Des miettes de madeleine. Pas un magique, magnifique déploiement d'une vie restituée en un parfait ensemble, savamment, poétiquement reconstituée... Des moments disjoints qui se frottent au hasard des rencontres, flambent, s'éteignent, retombant dans les ténèbres...

Pas le Temps retrouvé, des retrouvailles partielles sporadiques... Et puis on se perd. Impossible de se ressaisir à travers ces bribes, parfois fulgurantes, de mémoire. Cher, très cher Proust, je ne me retrouve, je réinvente. Au fil des souvenirs qui éclatent, explosent en instantanés furtifs, je brode. Ma vie pour moi est ma fiction, mon autofiction. Comment on se raconte à soi-même... » S. D.

Presse

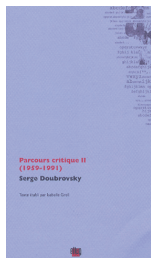
« Quand on lit son dernier « roman », il est frappant de voir comment la mise en scène de soi est indissociable d'une mise en intrigue qui construit l'auteur en personnage fictionnel. Lui-même donne cette ultime définition de l'autofiction : « scénarisation romanesque de sa propre vie ». Ce qui fait la réussite particulière de ce dernier épisode de son odyssée intime, c'est que son double de papier devient de moins en moins lettré, de plus en plus épuré, de plus en plus romanesque, tout en restant avant tout un écrivain...

Tout cela forme le portrait d'un personnage contradictoire, narcissique, exhibitionniste, mais plein de vitalité, attachant et captivant. »

Le Magazine Littéraire

Serge Doubrovsky
France

Parcours critique - Tome 2, 1959-1991 (Ellug, 2007) (132 p.)



Les articles rassemblés ici pour la première fois, datent pour la plupart de l'époque où le structuralisme régnait sur la critique française et européenne. Serge Doubrovsky s'est, quant à lui, toujours méfié des philosophies qui, à la suite de Foucault ou de Barthes, proclamaient la mort de l'auteur.

Pour lui, l'homme, toujours, précédera son texte. Critique, Serge Doubrovsky reste d'abord un écrivain, qui ne se contente nullement du brio de ses analyses ni de sa virtuosité, mais se confronte, avec une perspicacité d'agent double, à l'auteur et à ses textes. Sans immoler ni l'un ni les autres, il cherche, tel un amoureux, sous la fine peau du texte, la veine battante qui trahit l'émoi d'un auteur.

La place de la madeleine - Ecriture et fantasme chez Proust (Ellug, 2000)



Outil de travail inestimable et souvent mal employé, la psychanalyse, dans le domaine littéraire, après avoir frayé tant de nouvelles voies, a encore à trouver la sienne. D'abord psychobiographie, à l'origine freudienne, lecture symptomale tâchant à remonter du texte à l'auteur ;

puis mythographie, archétypale et jungienne ; plus récemment, psychocritique, avec Maurois, poursuivant l'étude structurale et, en grande partie, autonome, des œuvres - dans quelle direction pousser l'analyse ? Pour ma part, j'ai essayé de tenir compte de l'objection, réitérée à son encontre, qu'elle est trop souvent critique du signifié psychique et non du signifiant littéraire. Cette littérarité du signe, toutefois, n'est nullement inscrite dans un espace neutre ; d'emblée, son symbolisme est tout entier engagé dans un « destin de pulsion » : celle d'écrire. La « place de la madeleine » me paraît ce lieu privilégié, chez Proust, où se narre la naissance de l'écriture, son émergence dans les divers ordres du désir où elle s'étaie et s'étale, en son originaire et féroce naïveté. Ecoute du fantasme ouvrant le texte, dépistage de ses réseaux, de ses détours, de ses spirales, l'approche est ici clinique : mais clinique de la « névrose d'écriture », non des « complexes » de l'écrivain. Constituée ainsi en véritable logique du fantasme, dans laquelle elle est elle-même, d'ailleurs, prise et comprise, la critique psychanalytique, portant sur le fondement pulsionnel du texte, fonctionnerait, en sa limite idéale, comme poétique de l'inconscient.

S.D.

Laissé pour conte (Grasset, 1999) (429 p.)



Depuis trente ans, chaque fois qu'une page importante de ma vie a été tournée, je l'ai écrite. Ces textes, je les ai appelés romans, et ces romans, autofiction. Le terme a eu des échos. A l'inverse de l'autobiographie, explicative et unifiante, qui veut ressaisir et dérouler les fils d'un destin, l'autofiction ne perçoit pas la vie comme un tout. Elle n'a affaire qu'à des fragments disjoints, des morceaux d'existence brisés, un sujet morcelé qui ne coïncide pas avec lui-même. Mes autres livres (mes autres vies), malgré cette dispersion, racontaient un moment de mon histoire, centrée sur une figure de Femme... ma mère et la suite depuis. « Je tue une femme par livre », ai-je un jour cruellement écrit. C'est à présent mon tour : celui qu'il faut que je tue, c'est moi. Les autres phases de ma vie, quelles qu'aient été joies et souffrances traversées, gardaient un avenir ouvert. Ici, le narrateur, vieilli, adossé à sa propre fin qui approche, n'a pour futur que son passé : il est devenu un « laissé pour conte ». A défaut d'amours ou d'aventures nouvelles, il drague ses souvenirs. Ils affleurent, affluent, désirs, attentes, remontant de strates diverses, d'époques distantes, de lieux épars, de l'Ancien et du Nouveau Monde de 1934 à 1997. Ces histoires font-elles une histoire ? Cette vie qui fut mienne, a-t-elle un sens ?

S.D.

Fils (LGF/livre de poche, 1994 ; Gallimard, 2001) (538 p.)



A peine sorti de chez lui, voici S. D. déversé en plein Grand Central Parkway, l'autoroute qui mène à New York : au fil des souvenirs qui assaillent son réveil, des routes qui sillonnent sa vie, se dit un exil américain, douloureux et énigmatique. Ces fils, où tenter de les dénouer, sinon chez son

analyste, au cours d'une longue séance, où ils s'obstinent à s'enrouler autour du personnage du fils. Particulièrement, dans le rêve du monstre marin, surgi du texte de Racine dans l'esprit du critique endormi. L'interprétation du rêve se reversera dans l'explication du texte racinien, dont la nouvelle lecture permettra de relire en retour la vie du narrateur, qu'on aura suivi entre-temps, après la visite au « psy », à travers le tintamarre solitaire de New York, les silences calfeutrés de l'université, jusqu'à la salle de classe où s'accomplit sa jouissance : le dénouement.

Autobiographie ? Non. Fiction, d'événements et de faits strictement réels. Si l'on veut, autofiction, d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure d'un langage en liberté.

L'Après-vivre (Grasset, 1994)



Serge Doubrovsky avait raconté dans *Le Livre brisé* (Prix Médicis 1989), la tragédie de sa vie conjugale et sentimentale. Avec *L'Après-vivre*, Serge Doubrovsky, s'il se peut, va plus loin encore. Il raconte sa vie quotidienne (professeur à l'université de New York, écrivain à Paris), ses filles (qu'il adore),

revient sur sa femme alcoolique et morte, étale avec une complaisance inouïe ses lâchetés, ses manies, sa culpabilité, son alcoolisme à lui, son besoin des drogues, sa paranoïa, et jusqu'à sa vie sexuelle...

Il a une jeune compagne, aussi vacillante et dingue que lui, qui l'adore en même temps qu'elle le déteste. C'est jusqu'à l'hallucination, dans ce livre-limite, qu'il raconte les scènes incroyables de sa vie ordinaire. Si la prédestination existe, Doubrovsky a été choisi pour incarner l'accablement d'être homme.

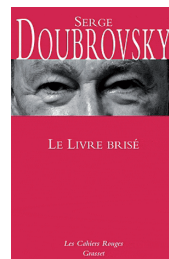
Un amour de soi (LGF/livre de poche, 1990 ; Gallimard, 2001) (526 p.)



Étrange aventure, pour un universitaire qui enseigne confortablement Proust à New York, lorsqu'il découvre un jour que Swann, c'est soi. Qu'un amour tenace s'est tissé en lui, malgré lui, autour d'une femme « qui n'était pas son genre ». Toutes ses analyses de Proust, toutes ses courses

affolées chez son propre analyste ne lui sont d'aucune assistance. Il assiste au déroulement inéluctable de la passion qui va bouleverser son existence. Faute d'avoir pu se maîtriser, il entend du moins, à la différence de Swann, s'écrire. Rattraper ainsi sa vie, se rattraper. En notre fin de siècle, les élégances raffinées des années Swann ont disparu : on bat désormais sa coulpe rageusement, ironiquement, à tripe ouverte. S. D.

Le Livre brisé (Grasset, 1989 ; LGF/livre de poche, 1999 ; Gallimard, 2003 ; Grasset, 2012) (523 p.)

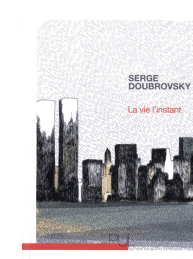


Le Livre brisé (prix Médicis 1989), c'est Serge écrivant sur ses amours, puis Ilse reprochant à Serge de ne jamais parler de leur mariage, puis Serge écrivant sur ce mariage en montrant ses pages à Ilse, puis Ilse... Le livre s'écrit à deux, mêlant l'histoire passée des amours

et l'histoire présente du livre en train de se faire. Et puis, un jour, le drame. Alors que s'écrit l'avant-dernier chapitre, Ilse est retrouvée morte avec sept grammes d'alcool dans le sang : « Entre mes mains, mon livre s'est brisé, comme ma vie. Je me suis alors aperçu, avec horreur, que je l'avais écrit à l'envers. Pendant quatre ans, j'ai cru raconter, de difficultés en difficultés, le déroulement de notre vie, jusqu'à la réconciliation finale. Mon livre, lui, à mon insu, racontait l'avènement de la mort ».

Le grand roman de Serge Doubrovsky.

La vie l'instant (Jacob Duvernet, 1983 ; PUL, 2011) (116 p.)



Dans ce livre on voit surgir un territoire négligé de l'existence, une zone infime et capitale : celle des instants. Ainsi une promenade, le jour de Thanksgiving, dans un New York désert, renvoie le narrateur à la dureté du monde moderne ; un appel télé-

phonique inattendu, pendant une matinée de travail, ressuscite les oppressions d'un lointain passé. Le temps d'un éclair, le réel fait retour dans la banalité protectrice du quotidien, qu'il secoue en ses assises.

Il y a, naturellement, le rendez-vous raté avec l'amour. Mais dans un bureau professoral, lieu inhabituel. Et le rendez-vous, imprévu et réussi, près d'une fontaine de Central Park, avec la mort new-yorkaise. Ce qui est, a été, aurait pu être, n'a pas pu être : chacun se heurte, dans sa vie, à cette part du fantastique. L'écriture, à son tour, s'en fait l'écho, se veut accueil à tous les possibles du langage, rencontres où les mots, comme les émotions, s'entrechoquent.

Avec, toutefois, dans cette succession haletante d'instantanés, une distance : celle que maintient l'ironie.

Corneille et la dialectique du héros (Gallimard, 1964 ; Gallimard, 1982) (588 p.)



L'auteur s'est proposé d'utiliser une méthode moderne pour comprendre Corneille, sans négliger l'approche historique. Une lecture systématique lui a permis de dégager les thèmes centraux, de suivre leur articulation et leur développement. Alors surgit

et se précise, de pièce en pièce, une silhouette méconnue : le héros cornélien. Loin d'être cet exemple éclatant du triomphe humain, cet exercice souverain de la volonté que nous présente la critique traditionnelle, le dessein de reprise en main totale de notre condition, qui est au cœur du projet héroïque, se révèle, au terme d'une immense dramaturgie, une impossibilité insurmontable. Cet échec, sans cesse repoussé et finalement assumé, dû non aux lois d'un fatum transcendant mais à une autodestruction interne, fait apparaître une figure inattendue de Corneille, contraire à nos habitudes : un auteur tragique. Les contradictions d'une Histoire agrandie aux dimensions d'un drame sacré enferment le héros cornélien et se referment sur lui. Dans son désir impénitent et toujours déjoué de se soumettre les choses et les hommes, il ressemble en frère à celui de ce temps. Jusqu'en son ultime renoncement ironique.